

## La souffrance spirituelle : une question impertinente ?

Depuis cette première fois, j'ai accompagné en tant que bénévole de l'ASP fondatrice<sup>1</sup> des dizaines de personnes gravement malades, la plupart en fin de vie. Au cours de la formation initiale qui me préparait à cette tâche, une question m'était apparue que je posais candidement : « Quelle attitude les bénévoles laïques que nous sommes doivent-ils adopter s'ils se retrouvent face à un malade en proie à une souffrance spirituelle ? » Cette souffrance étant admise en théorie par les soins palliatifs, je croyais sincèrement qu'il s'agissait d'une question banale, qui avait dû être souvent posée par ceux qui m'avaient précédé tant la fin de vie me semblait être de nature à faire jaillir ce type de question. J'espérais un éclairage simple et des consignes aussi précises que rassurantes. On m'opposa seulement un cinglant « Pas de prosélytisme ! », signe que c'était ce dont j'étais aussitôt suspect. Je comprenais bien le sens de cette interdiction visant à protéger le malade des risques d'emprise dans le contexte physiquement et psychique-

ment fragilisé d'une fin de vie. L'histoire des soins palliatifs avait parfois été marquée par quelques excès de gens trop bien intentionnés... Mais en l'occurrence, ma question ne portait pas sur le sort à réserver aux croyances des bénévoles. Elle portait à l'inverse sur ce qu'il convenait de faire pour proprement accueillir et accompagner, c'est-à-dire sans projeter son propre monde, les interrogations et convictions éventuelles du malade. En dehors de cette prohibition sans nuance, aucune approche positive de cette question ne semblait exister. Il en résultait que, sauf quand il est expressément assuré par des religieux qui semblaient en l'espèce investis d'une sorte de légitimité exclusive, l'accompagnement dans le registre spirituel devait se réduire, de la part des laïcs, à une abstention prudente.

Cela me semblait tout de même un peu court. On nous conseillait donc de faire ce que font souvent les psychologues : renvoyer la question à l'expéditeur. Du genre « Pourquoi dites-vous ceci ? » ou « Et vous, qu'en pensez-vous ?... ». Je ne me voyais pas aisément botter ainsi en touche sur un sujet aussi sensible. Mais je ne voyais pas bien non plus comment faire pour ne pas botter en touche. La question ne semblait pourtant laisser personne indifférent. Pourtant, en dehors d'écrits généraux et subjectifs, je ne trouvais pas grand-chose qui puisse vraiment être utile à la pratique. Je ne comprenais pas que cette question puisse ainsi rester dans un tel évitement, dans une telle jachère. Dès l'origine, il s'avérait que j'avais mis le doigt sur une question qui

allait se révéler, au gré de mes investigations, constituer le cœur même de la notion d'accompagnement. Pour autant je ne me sentais pas encore l'étoffe du spéléologue prêt à s'attaquer à un tel gouffre. C'est une femme malade qui m'y précipita.

Mme Épiphane était une ancienne infirmière qui, connaissant son état de santé, était très angoissée à l'idée de mourir. Elle se demandait pourquoi elle avait rechuté. Elle se reprochait d'avoir négligé sa santé, retardé des examens nécessaires, ignoré des signaux. Elle s'imputait la faute de devoir mourir, bientôt, trop tôt. Pendant des semaines, je l'ai accompagnée au gré de ses inquiétudes diverses portant tantôt sur sa difficulté croissante à boire un verre d'eau, tantôt sur les affaires de sa maman récemment décédée et laissées en vrac, tantôt sur la capacité de son mari à tenir le coup. Et puis un jour, sans crier gare, elle me parle de Dieu et de son silence incompréhensible. Celui-ci l'a pourtant, dit-elle, longtemps accompagnée dans sa maladie. Mais il demeure depuis quelque temps désespérément silencieux. Elle en est déchirée, torturée. Elle mesure qu'il y a là sans doute un enjeu spirituel, mais elle se sent tellement seule, livrée à elle-même. Elle revient sans cesse à ce silence de Dieu qui la laisse à vif. Elle pleure beaucoup du fait de son sentiment de culpabilité, de son vide spirituel mais aussi d'une certaine angoisse de l'après. Elle se plaint de ne pas réussir à prier seule. J'hésite avant de lui offrir de prier avec elle. « Peut-être », dit-elle... Nous n'y reviendrons pas. Face à cette

femme qui faisait explicitement référence à la question de Dieu, je me suis senti plutôt mal à l'aise. Je cherchais une voie qui soit aussi aidante et respectueuse de sa quête que possible. Posture délicate, sans filet, entre ni trop ni trop peu. Faute de savoir quoi faire, j'ai surtout été le témoin d'une souffrance de fond qui tentait d'émerger, dans quelques soubresauts, de la masse confuse de ses autres inquiétudes.

Cet accompagnement est venu me confirmer que la souffrance spirituelle n'est pas une simple vue de l'esprit mais une situation complexe qui se rencontre bel et bien en pratique. Pour autant, il ne suffit pas qu'elle soit observée sur le terrain. On ne peut se contenter de paraphraser André Frossard à propos de Dieu<sup>2</sup> : « La souffrance spirituelle existe, je l'ai rencontrée. » Il faut donc pouvoir la définir méthodiquement. Car cette question constitue un triple défi : un défi clinique pour la repérer derrière les symptômes courants des souffrances psychiques (angoisse, dépression, mutisme, prostration, colères, visions, délires, etc.) ; un défi éthique pour l'accompagner de manière compétente et juste ; un défi sociétal voire politique pour définir la portée et les limites de cet accompagnement qui s'exerce désormais dans le cadre public et laïque du système de santé. Elle constitue donc une question de soin autant qu'une question de société.